

Charles-François Landry

19 mars 1909	Naissance de Charles-François Landry à Lausanne. Son père est neuchâtelois, sa mère vaudoise. Deux sœurs.
1919-1927	Études au collège classique et cantonal de Lausanne. Il lit avec avidité Alain-Fournier, Gide et Albert Salamin, et fonde une revue étudiante, <i>L'Œuvre</i> .
1929	Landry part de Lausanne pour le sud de la France. Séjours à Villeneuve-lès-Avignon, Nîmes (où il terminera ses études), Aix-en-Provence. Il débute dans les lettres par un recueil de poèmes, <i>Imagerie</i> .
1930	Landry fait la connaissance d'Yvette Benoît, qu'il épousera.
Novembre 1931- printemps 1932	Premier séjour à Paris.
Octobre 1932	Mariage avec Y. Benoît.
Février 1933- mars 1934	Deuxième séjour à Paris. Difficultés financières, liées à la grande crise de l'emploi, à la suite des événements de 1929.
Mars 1934- octobre 1935	Pougnadoresse, à quinze kilomètres d'Uzès, dans le moulin Mercier.
Octobre 1934	Naissance de Claire.
Octobre 1935- février 1936	Atteint de pleurésie, Landry est soigné à l'hôpital d'Uzès.
Mars 1936	Pneumothorax, pratiqué en Suisse. L'industriel et ami des écrivains et des artistes, H.-L. Mermod, en prend la charge.
Été 1936- juillet 1940	Retour à Uzès, où il est admirablement soigné par le docteur Villaret.
Automne 1938	Thoracoplastie, effectuée en Suisse.
Printemps 1939	C.-F. Landry prononce, en Suisse, une série de conférences sur « La campagne française ».
1940	Après l'armistice, Landry retourne en Suisse. La période provençale de sa vie s'achève dans le

bruit des bottes et en compagnie de la maladie qui ne le laissera plus en repos.

Mais quelques consolations littéraires adoucissent cette vie mouvementée: *Diégo* obtient quatre voix au Goncourt, une nouvelle, *Coupe du monde*, est récompensée par le prix de la Revue suisse romande et Landry reçoit le prix Schiller (qu'il aura à nouveau en 1944 et 1947).

Printemps 1941	Le divorce est prononcé entre C.-F. Landry et Y. Benoît. Landry propose de lui acheter la Tour Négroponte à Saint-Siffret (proche d'Uzès), où elle aurait vécu en compagnie d'un chat et d'un géranium!
1942	Second mariage, avec Isabelle Gaudin.
1943	Prix de La Guilde du livre. Dans la revue <i>Confluences</i> , Landry publie un important article sur les problèmes du roman et du romancier.
1947	Grand prix littéraire de la Littérature rhodanienne.
1949	Naissance de Philippe, dit Pompon.
1951	Prix Veillon pour <i>La Devinaize</i> , un de ses plus attachants romans.
1952	Landry s'installe au château de Glérolles, où il habitera jusqu'à sa mort.
1954	Grand prix du roman des Amitiés françaises, qu'il partage avec Gilbert Cesbron.
1959	Prix Chatrian.
1960	Grand prix C. F. Ramuz.
1968	Prix mondial Paul Gilson, pour <i>Mon pauvre frère Judas</i> , oratorio radiophonique. Landry est atteint de la maladie de Parkinson et doit être hospitalisé. Il ressortira très affaibli physiquement, et le docteur Fernand Cardis, qui l'a patiemment soigné, lui prescrit un excellent remède: écrire.
23 février 1973	Landry – on ne dit plus Charles-François Landry – meurt à l'hôpital de Vevey où il avait été transporté à la suite d'un malaise.

(Source: *Diégo*.

Le Mont-sur-Lausanne: Éditions Ouverture, 1993)

Charles-François Landry

Le Mas-Méjac

roman



Cet emblème représentait la devise de C.-F. Landry



camPoche

Le Mas-Méjac
a paru en édition originale
à Lausanne, aux éditions de La Guilde du livre, 1943
et à Uzès, aux éditions de La Capitelle, 1947

L'édition de référence, pour cet ouvrage,
a paru aux Éditions Rencontre, à Lausanne, en 1970

Le Mas-Méjac,
trois cent soixante et unième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le soixante-seizième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Philippe Landry,
de Janine Goumaz et de Betty Serman
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-399-4
Tous droits réservés
© 2015 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

I

IL NE SAVAIT PLUS si c'était un mauvais rêve comme on en fait, dans l'aube, faute de s'être levé à temps. De ces rêves gris sur gris. De ces rêves qui se poursuivent dans une lumière de crépuscule. Quelquefois, les soirs d'été viennent vite, sous un ciel clos, lourd d'un orage immense, et un éclairage blafard hallucine le monde; juste une barre de lumière très mince, entre la terre noire et le ciel, projette des ombres démesurées, agrandit les trous, comme une lanterne, qu'on porterait à bras pendant, transforme devant nous le chemin. C'est la même clarté qui baigne ces soirs d'orage et ces rêves mauvais, Cassien Lafarge voyait des images le gagner. Quand sommes-nous tout à fait éveillés? Quand dormons-nous entièrement? Et quand, surtout, aurons-nous une fois la paix?

Parfois, durant un court moment, nos idées nous quittent, et nos soucis, et les vers qui nous rongent. La vie va être possible. C'est, assis sur la charrette, au retour d'une longue course. C'est, au premier matin, quand les sabots, dans la cour, font un bruit de pierraille déboulant dans un vallon de silence. C'est, devant un verre plein de vin rosé, et la tête tellement rompue par les bruits de la foire,

qu'elle entend le vent imaginaire rouler dans les forêts de notre montagne, avec ce bruit de vagues qu'on avait su reconnaître dans un coquillage, sans avoir jamais entendu la mer. Il y a une toute courte interruption entre le souci qu'on quitte et celui qui nous prendra. Ou comme le vent, l'énorme vent de nos pays, qui souffle pendant des jours et des nuits, par rafales et bourrasques. Parfois, durant trois ou quatre minutes, alors qu'on est en plein fouet, il s'interrompt de souffler; on avait tellement l'habitude de pousser contre lui, tellement l'habitude de respirer malgré lui que, devant cette interruption brusque, on risque de choir, et le souffle aussi vous manque.

C'est ainsi que le souci s'arrête, pour reprendre force et mieux nous opprimer, ensuite. Seulement, de même qu'avec le vent, on vit dans l'espérance qu'il existe un endroit où le vent n'aura plus de prise, un moment de la vie où le souci ne rongera plus la vie.

Il y a certes le cimetière, et là-dessous, le vent ne passe guère. Mais auparavant, on voudrait avoir vécu.

Il y a encore les bas-pays, où, dit-on, des fleurs poussent déjà au mi-temps de février, et d'autres fleurs jusqu'après la Toussaint. Seulement, le pays où les soucis ne vivent pas de vous, qui pourrait dire où il se tient ?

Cassien Lafarge suivait son idée, dans ses méandres. On va jusqu'au loin, par la pensée, et puis, on revient. On revient à son début. On revient à l'idée qui blesse. Celui qui marche fait chemin. Mais si,

dans son soulier il y a seulement un éclat de grave, ou la pointe affleurante d'un clou, adieu le paysage. On prétend qu'un cheval s'emballe, pour un moucheron qu'il a dans l'œil.

Trois ans plus tôt, dans une lumière de mauvais soir, comme il longeait les écarts du village d'Issarbeylles en pantoufles de chasse, il avait surpris un couple qui s'embrassait de près.

Il n'aurait jamais supposé que des humains pussent se cacher ainsi, en pleine vue; et dans la suite, puisque cette image lui était demeurée inquiétante, il dut bien se rendre compte que ceux-là (qu'il croyait imprudents) étaient de rusés compères. D'aucune part, qu'on vînt du village où qu'on y allât, on n'aurait pu voir ce couple, gîté dans la paille d'une aire... sauf du seul endroit où lui, Cassien, l'avait pu surprendre.

Vingt fois, cent fois, Cassien en fit l'essai: il avait bénéficié de trois ou quatre pas, d'une roche sur quoi il était grimpé par hasard, et de cela encore que son œil, presque à la limite du champ de vision, avait été sollicité par un mouvement et un peu de blanc.

Mais sans ce geste d'un bras de femme, juste au moment où il le pouvait voir, jamais, jamais il ne se serait douté qu'un couple d'amoureux s'embrassait dans la paille, en août, dans un soir qui sentait l'orage, le lourd et la somptueuse misère du monde.

L'homme de ce couple, il ne devina pas qui c'était. Ou plutôt, il mit rapidement trois ou quatre noms sur cette ébauche d'homme effacée par la paille. La femme? Avec moins encore que ce bras

envolé et retombé, il aurait su la reconnaître: Aubainne.

Ce n'était pas ses yeux qui lui permettraient de voir dans un couple, la fille, et non le garçon. Un cri dans la nuit, un cri gai comme il arrive à tout le monde d'en pousser, pour éveiller l'écho, et il l'aurait encore reconnue Un pas, sur un chemin. Il aurait toujours dit: « Aubainne Felgérole. »

Non qu'il en fût amoureux. Au contraire. Il la détestait. Elle était pour lui le Diable.

Déjà, quand tout petit, il allait apprendre le catéchisme, elle était pour lui le Diable. Il avait tout de suite su ce qu'est le Diable: une tentation et une répulsion.

Aubainne avait un an de moins que lui, et même un an et demi. Mais le curé prenait son petit monde comme on le lui donnait, quand encore on le lui donnait. Les parents disent: « Elle n'a pas le temps, elle va garder. » Et d'un petit, même musicale, ou sinon: « Il est à bûchonner des fagots derrière le père. » Les gens disent: « Notre curé, il est brave, mais il ne garde ni mes chèvres, et ni ne fagoterait pour nous autres. Alors?... » L'an prochain, peut-être qu'Aubainne garderait, que ce soit des chèvres ou des vachettes. Pendant qu'il pouvait l'avoir, le curé la gardait. Cassien la sentait à côté de lui, jamais tranquille, remuant pour dégager un pli de sa trop longue jupe, remuant pour rattraper son sabot qui était chu, sous le banc, parce qu'elle balançait les jambes, remuant pour s'ôter une mèche de devant les yeux.

C'était une menue fille, avec un bout de nez qui relève, qui est rouge, qui est mouillé. Une menue fille qui avait des cheveux jaunes, des yeux bleus délavés, deux joues rouges plantées droit sous les yeux, et des taches de rousseur dans un front qui aurait été transparent, sauf qu'il était crasseux.

Elle était comme les vieilles femmes : elle grignotait sans arrêt. Du pain sec, du tourteau de noix, des amandes, des dragées de mariage, trouvées Dieu seul savait où, et qui sentaient le vieux tiroir et les herbes à chasser les mites.

Elle apportait une petite pomme rouge, toute chaude d'être dans sa poche, une poche de toile pendue à son cou, et qui lui battait le ventre, sous ses jupes. « Tiens », disait-elle. C'est peut-être à cause de ces pommes rouges (et volées chez ses parents) que Cassien s'était rendu compte qu'elle était le Diable. N'est-ce pas une histoire de *pomme* qui est au commencement du petit catéchisme ?

Chaque année, il l'avait détestée de plus. Et même durant une époque, vers douze ans, il avait tenté de la régénérer : « Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi dis-tu cela ? Pourquoi es-tu ainsi ? »

Elle le regardait avec ses yeux de chèvre (autre réminiscence de toute la diablerie). Elle tirait, comme un chèvre, dans l'autre direction. Elle avait une bouche mince, trop grande. Ah, tu crois, disait son sourire, tu crois, eh bien tu vas voir. Et toujours, elle agissait au rebours de bons conseils et des bonnes paroles. Elle aussi disait : « Je te déteste. » (Lui le pensait seulement, étant trop inquiet pour oser dire de pareilles horreurs.)

Ils avaient eu l'âge où ceux qui gardent se réunissent toujours au plus loin, dans une combe, par-delà un pan de boisage, au pied d'une paroi de roches, selon l'humeur du moment, et l'état des pâtures. C'étaient cinq ou six bergers et seulement une fille ou deux. Elles atteignent ce moment où la mère dit de chacune : « Je ne veux plus qu'elle traîne partout... » Et le père, sans répondre un mot, acquiesce d'un grognement et d'un hochement de tête confus.

Pour les filles commence une époque maisonnière et de courbatures : courbature de trop coudre, courbature de lever le gros fer à repasser plein de braises, courbature de n'être plus assez au plein air, d'avoir à comprendre et deviner des mystères mal expliqués, courbature d'être jeune, et de se donner le poids du monde à porter, à force de songeries.

Les filles, on ne les voit plus. Elles sont en tout temps fatiguées, ou si d'aventure elles vont en veillée, elles doivent demeurer assises frileusement entre la mère et la tante, la mère et la *grand*, presque aussi vieille que les vieilles. Elles s'esquivent bien, quelquefois, sortant de la cuisine dans la cour, et de la cour jusque derrière la prochaine remise ; mais elles se retrouvent, à deux ou trois filles. Elles se passent les bras dans les bras ; elles se tiennent par la taille ; elles vont, un bout de chemin, un bras posé sur la nuque de l'autre. À peine elles voient un garçon, déjà elles ont tourné le dos, comme si elles s'étaient donné le mot, en chaque circonstance.

Aubainne, non. Elle avait voulu continuer de garder.

Sa mère avait protesté. Le père avait dit : « Laissez-la faire... » d'un ton piteux.

C'est qu'elle avait eu deux frères, avant elle, et tous deux étaient morts on ne savait de quoi, juste comme ils atteignaient ces âges. Ils avaient été des petits qui courent bien, qui mangent, qui boivent cru, qui font les cent coups des garnements, et puis, comme si on les avait contrariés, au lieu de se faire, entre douze et quatorze ans, ils s'étaient défaits. Premièrement, on se dit : « Ce petit est le même qu'il y a six mois... » Et comme chez certains la croissance se donne par à-coups, on pense encore : « Il rattrapera tout, d'un coup ; tel est *trace*, cette année, qui donne un luron à dix-huit mois de là. » Encore un temps passait ; il fallait alors reconnaître que le gamin n'avait plus ses couleurs ; les yeux grandissaient dans le petit visage, il y avait comme une ombre, autour d'eux. L'appétit s'en allait, comme s'en étaient allés les cris, les farces, le goût de grimper aux rochers et aux arbres.

Quand un enfant s'encagnerde sur un seuil pour y goûter le soleil, comme font les anciens tout ridés, il a le mauvais mal. On lui bat encore des œufs dans du lait, en mettant une pointe d'*aigardent* ; cela lui donne un peu de couleurs aux joues, pour une petite heure ; mais s'il avait bonne santé, son goût serait de manger des fruits mal mûrs, là-bas, au bord du bois.

Deux fils, qui s'en vont ainsi, cela vous change un homme. Felgéroille regardait sa petite, Aubainne, qui criait encore, qui polissonnait encore, qui

grimpait encore aux arbres et aux roches. Il pensait : « Jusqu'à quand ? » Aussi, quand sa femme avait dit : « La petite devient grandette, elle va rester dedans... » il n'avait su que penser. Aubainne avait fait connaître son avis : « Pour crever chez vous autres?... Pour coudre, le dos voûté?... je n'aime pas coudre, moi. Je ne veux pas rester dedans, moi... »

Un vrai démon. La femme regardait l'homme. Cela voulait dire : dehors, il y a les garçons, il y a que cela ne se fait pas... que les autres petites restent dedans, comme on tiendrait les poules dans la cour, s'il y avait un renard qui rôde... L'homme pensait, en réponse : « Quand bien même il y aurait les garçons... j'aime encore mieux les garçons que le cimetière. »

Et puis, les garçons ? Il l'avait été, lui, garçon. Que fait-on ? Des bêtises de bestiounnets ; beaucoup de mots, des mots gros et sales, des *on-dit*, des réponses vagues à des questions vagues. Des sourires de bouches trop grandes et prêtes à baver parce qu'en ces âges, on a trop de salive. Des plaisanteries, toujours les mêmes, et qu'on ne comprend pas, tout fiers, parce qu'un grand frère qui était soldat avait raconté une histoire dont on n'a retenu que des morceaux qui ne tiennent pas ensemble...

Cassien se souvenait.

Les filles qui viennent autour du feu des pâtres, c'est des enfants de pauvres veuves. Grandies, elles ne resteront pas là, elles iront chercher leur vie, en condition, dans les bas-pays ; on dirait qu'elles ont déjà une mentalité spéciale, faite de rouerie féminine

et de l'arrogance du pauvre. Elles apprennent déjà durement que, contre un morceau de lard, il faut donner quelque autre chose ; le lard qui est dans les musettes de petits paysans aisés ; le lard qui fait envie. On ne peut manger toujours des châtaignes et du pain de seigle.

Ces filles démunies de tout, sauf de malice, elles apprennent le cœur humain. Elles font naître des conflits d'orgueil qu'elles arbitrent. Justin est-il plus joli qu'Albéric ? Oui, s'il vous donne du lard. Demain, on se démentira, parce qu'Albéric, rusé, lui aussi, aura eu l'idée de chaparder du saucisson d'Arles à sa brave mère.

Il y avait encore, quelquefois, d'autres filles, dans ces réunions autour d'un feu ; d'aventure une fille de commune, déjà placée de tout temps, et qui s'émancipe. Elle sait qu'elle sera battue pour avoir quitté tout un jour sa paysanne revêche.

Mais elle sait aussi qu'elle serait battue de toute manière, et comme elle aime les équipées, elle fait son compte : battue pour avoir fait la lessive, ou battue pour avoir passé un jour merveilleux, n'importe où, n'importe avec qui ?... C'est bientôt vu.

Quand Aubainne était venue, à ces feux de mauvaise réputation, Cassien lui avait dit : « Que viens-tu faire ici ? Tu sais que ce n'est pas bien... » Elle l'avait regardé, très de biais, comme elle savait le faire : « Nigaud. »

— Ah, disait Sosthène, qui était de deux ans l'aîné de Cassien, tu veux l'empêcher de venir, attends...

Il avait fallu se battre, et se faire rosser.

Didier et Jonas ne lui parlèrent plus, pendant des jours : « Il a dit à Aubainne que nous sommes des rien-du-tout... »

Cassien avait dû se faire un feu, à part, un peu plus loin sur la lisière du bois. Mais pour rien au monde il n'aurait abandonné la place. Il sentait comme un obscur devoir, qu'il devait rester là. Il remâchait sa peine, à longueur de journée, presque insensible aux quolibets qu'on lui lançait.

Deux filles qui passaient leur temps à suivre les garçons essayaient de les modérer. Elles devinaient qu'Aubainne ne serait, malgré les apparences, jamais de leur monde; elles devinaient que les garçons, malgré leurs airs fendants, faisaient obscurément la différence entre cette petite et elles, graine de mauvaises filles. Elles devinaient aussi, avec une connaissance précoce du cœur humain, qu'il fallait un motif bien puissant pour que Cassien supportât de rester à quarante pas d'une bande de garnements.

À force de regarder Cassien, elles en eurent un peu peur; il était dans l'âge des passions entières, et vraiment, il cherchait, sans réfléchir plus loin, comment il pourrait se venger de cette bande.

Il pensait aux moyens de tuer ce gros Sosthène et pour ce faire, il se posait sérieusement la question: « Faut-il prendre le fusil du père, du poison, ou le faire sauter, avec une charge? » Le paysan de nos montagnes connaît les troncs qui résistent, et la poudre en vient à bout; la bête rusée qui ne veut ni venir en face le fusil, ni se prendre au piège (et le poison en voit la fin); et puis encore, ce

qui est simple, et qui se présente bonnement au bout du fusil.

Ce fut Aubainne qui le sauva. Il aurait certainement fait un malheur, sans en parler, gardant cette idée jusqu'à ce qu'elle fût devenue une terrible réalité. Aubainne, qui pouvait se permettre ce que les filles un peu serves n'auraient pu tenter sans se faire battre ou chasser du cercle. Aubainne était venue à ce petit clan, sans devoir se soumettre. Aubainne avait dans la vie cette chance insolite, que son père déjà dît d'elle : « Laissons-la faire... » et ensuite, tous les autres devaient aussi dire : « Laissons-la faire. » Cette Aubainne qui ne prenait pas le chemin par où étaient partis ses frères, Aubainne qui ne devenait ni pâle ni frileuse, et qui continuait de manger tout ce qu'elle trouvait.

Aubainne s'en alla du grand feu, vers le petit feu. Elle vint vers Cassien, quand tous les autres regardaient, avec des bouches noires ouvertes et le menton ballottant d'étonnement.

— Si tu approches, je te jette ma charge, dit Cassien...

Depuis des jours, il avait préparé une poudre dont il attendait l'émiettement de ses ennemis.

— Mais non, Cassien, dit Aubainne, tu vois bien que tu ne jetteras rien.

Elle était déjà tout près. Le dernier courage de Cassien, ça avait été de fuir. Malgré les cris de la bande. Il courait vers le bois, et derrière lui, Aubainne courait aussi, sans une parole. On aurait dit un jeu. Mais ce n'était pas un jeu, c'était la vie terrible, qui continuait à remonter sa mécanique. Après la pomme

rouge de la toute petite fille, après tout ce qui ne peut pas être exprimé, voilà que c'était encore et toujours la terrible vie.

Cassien avait pris la pente, au-delà le bois, non seulement pour mieux courir, mais pour ne plus être à la vue, à leur vue à eux, les humains, les futurs humains, ceux que la destinée avait fait naître en même temps que lui, et qui auraient des yeux pour suivre son histoire, tout au long de la vie. Il entendit Aubainne, il fit un crochet de lièvre et presque jeté dans un buisson, il s'abattit, le cœur aux lèvres, étouffant de colère et de désespoir.

Déjà, elle était près de lui, non plus fille, non pas femme (comme une mère, peut-être), le tenant à pleins bras, contre elle; il entendait deux cœurs battre et cogner, de la course, le sien, et celui d'Aubainne, sous le tablier. Est-ce que cela s'est jamais vu, un garçon dans les bras d'une fille, et qui ne sait pas s'il ne va pas mourir, d'une sensation brûlante? Qui voudrait pleurer? Qui voudrait que dure ce moment de répit, ce moment d'entre-deux-maux, qu'il connaîtrait si bien, plus tard...

— Cassien, Cassien, mon petit Cassien...

Et cette voix. Qui n'était plus moqueuse. Une voix tendre. Une voix de velours. Une voix comme en ont les chèvres pour le chevreau, une voix qui vous fait chaud comme le soleil, comme le feu, quand le grand vent au dehors secoue les volets pleins.

Et cette main, aussi. Une main qui frôlait le front. Cassien n'avait pu savoir, alors (mais il en avait eu le sourd pressentiment), que dans la vie, les

plus beaux moments sont tous de la même plénitude. Il n'y a pas les amours de l'homme fait, plus beaux que les amours de l'enfance, il y a seulement les amours.

Ces gestes d'Aubainne, ils étaient ce qu'ils étaient, tout de suite aussi mûrs que dans un amour d'adultes, et même, en cet âge où les adultes ont beaucoup souffert, et laissé bien de leur laine à bien des buissons d'épines.

Il avait donc eu un abandon d'homme, pris au charme mystérieux des gestes de la femme. Elle disait des riens, peut-être des excuses. Ce qu'elle disait n'avait pas autant d'importance que cette voix étrange, cette voix un rauque et basse, cette voix organique, cette voix qui allait jusqu'au tréfonds de l'être, pour apporter de la douceur.

Cette voix et ce geste. Vraiment, elle le retenait contre elle, d'une main, comme une femme fait d'un nourrisson; et de l'autre main, elle lui écartait les cheveux du front. Il avait vu, une fois, une image où une femme retient contre elle un soldat blessé. On peut avoir tous les abandons, lorsqu'on a eu tous les courages.

Surtout, il avait pensé ainsi, au moment où la conscience lui était revenue et la pudeur. Ils n'étaient pas seuls dans cette montagne; les mauvais compagnons allaient surgir.

Comment ceux-là n'étaient-ils pas déjà là? en train de gâter ce moment qui ne ressemblait à rien de connu, qui datait, sans aucun doute, l'entrée véritable dans la vie? Comment se pouvait-il que la sale race des êtres humains ne soit pas déjà ici, aboyant à

ce qui n'est pas conforme, à ce qui tente de se hausser, à ce qui est sentiment, et merveilleux, au-dessus d'une vie âcre ?

Déjà, c'était fini.

Aubainne aussi avait dû penser aux autres. Elle avait lâché Cassien, du coup, comme un paquet de chiffons... Si on l'avait surprise à être tendre !... Elle avait craint, pendant quelques secondes, ce que pourrait devenir la vie, si elle devait entendre des railleries, pendant des semaines. N'étant plus soutenu, Cassien était tombé en arrière, d'étonnement.

C'était fini, fini peut-être pour jamais.

Il n'y avait plus, à côté de lui, qu'une fille étrange, à mi-chemin de la gamine à cheveux jaunes, à front crasseux, à taches de rousseur, et de la femme qu'elle promettait d'être bientôt. Elle n'avait plus ses yeux délavés. Ils étaient devenus bruns, encore clairs, avec des paillettes. Le noir avait grandi. Elle pouvait avoir des yeux clairs, ils vous regardaient d'une façon foncée. Elle n'avait plus des cheveux jaunes, mais un bout de chignon brun-roux, provisoire. Tout le reste, sauf le regard, était provisoire. Le cou, trop mince. Les bras maigres, avec un gros coude en dehors. Mais cette chaleur qu'il avait sentie contre lui, est-ce que vraiment elle venait de ce mince corps, vêtu à la diable, sous le tablier ?

Aubainne le regardait maintenant d'un air amusé, féroce, très loin de ce qu'elle était tout à l'heure. Est-ce qu'on rêve quelquefois, au beau milieu de la vie ? Était-ce dans un autre monde que Cassien avait vu un visage à la fois grave et doux, avec une bouche pulpeuse, des yeux foncés ?

Elle avait à nouveau sa bouche trop grande, aux lèvres minces de fille entre deux âges.

Elle parlait, avec un ton de tous les jours : « Tu devrais revenir avec nous. Tu as l'air bête, tout seul devant ton feu. Et ce sont des histoires qui ne te font pas honneur. »

Il aurait aimé répondre. Dire :

« Tu sais bien que tu n'as pas affaire là, et que ces garnements ne sont pas une compagnie pour toi... Si je me suis battu, c'est pour toi. Je veux que tu sois convenable... » Il sut seulement formuler : « Si ça continue, je les tue tous, tu comprends ? »

Aubainne le regarda. Toujours comme une chèvre. On menace une chèvre d'un bâton. Tout de suite, c'est l'angle de la mâchoire inférieure qu'elle vous présente, d'un air de relever un défi, d'un air de dire : « Rosse-moi, mais tu ne me feras pas plier... »

Il dit encore : « Je le dirai à ton père. »

Elle le regarda : « Mon père a dit de me laisser faire tout ce que je veux, à mon idée, tu entends. Il ne veut pas que je meure, comme mes frères... »

— Il vaudrait autant que tu sois morte, dit Cassien.

— Mais, dit-elle interdite... je croyais que tu me détestais.

Il devint rouge. C'est ce qu'elle voulait. Comment répondre. Bien sûr, qu'il la détestait. Elle était toute sa souffrance. Jusqu'alors il la détestait sans trop bien savoir pourquoi. Maintenant, depuis qu'elle l'avait pris contre elle, qu'elle lui avait parlé doucement – mais doucement n'est pas dire assez –,

depuis qu'elle avait passé sa main sur son front, il la détestait ardemment. Les autres, les bergers, il avait pu désirer les faire sauter, les empoisonner, les détruire comme des bêtes puantes ou de la vermine. Elle, rien ne serait assez violent pour elle. Comment peut-on se moquer d'un pauvre garçon, avoir une voix douce, puis, plus rien ?

C'est alors que cette grande Clothilde, qui aurait dû rester au mas de Balavèze, les avait trouvés.

— Venez vite, il y a le Sosthène qui s'est aveuglé.

— C'est ma poudre, dit Cassien, redevenu le Cassien de chaque jour. Il parlait de cet événement avec un calme étrange.

— Justement, disait la grande fille à figure trop longue. Il a voulu jeter tous tes paquets dans ton feu, pour te faire farce, et voilà qu'une grande flamme rouge lui a brûlé devant des cheveux, les sourcils, les cils, et maintenant, il voit noir.

— Il a dit qu'il vous tuerait tous, dit Aubainne très fière de ce qu'elle racontait... Faites votre paix pendant qu'il en est temps. Je le connais. C'est *mon* Cassien, il me déteste, mais je le connais. S'il a dit qu'il vous tuera, il le ferait comme il l'a dit. Va vite devant, leur dire, et tu reviendras, selon qu'ils auront décidé de faire la paix, ou d'être tués...

La grande fille repartit, aussi vite que ses jambes pouvaient lui faire grimper la pente. Elle se retournait fréquemment, pour voir ce que ferait Cassien, et s'il n'avait pas, peut-être, un fusil-fée, sous sa blouse.

Quand elle eut disparu, Aubainne embrassa franchement Cassien. « Tu me détestes, va, mais moi aussi. Nous ne nous entendrons jamais. »

Ce baiser était vrai. Il était de la même espèce que le visage et les gestes d'Aubainne, un moment plus tôt. Comment comprendre rien à rien ? Une fille vous moque, elle raconte vos secrets, elle renvoie ceux qui viennent nous troubler, elle veut demeurer seule avec vous ; elle vous embrasse.

Depuis là, Cassien avait toujours eu mal.

Il s'était raccommodé avec ses compagnons, et le gros Sosthène en avait été quitte pour deux jours de noir, et des paupières qui devenaient encore facilement rouges, sitôt que le vent les irritait.

La vie avait continué. Aubainne était demeurée dans cette compagnie que Cassien ne voulait pas pour elle. C'est lui, tout au contraire, qui avait dû se contenter d'obéir. Quelquefois, cependant, elle décidait de braves combinaisons :

— Nous irons dans la châtaigneraie de Soulas ; personne ne nous trouvera là, et nous passerons la journée, toi et moi. Veux-tu ?

S'il le voulait !...

Les braconniers avaient ainsi pris coutume de découvrir, ici et là, un couple de tout jeunes amoureux, qui se signalait par un troupeau de quelques bêtes, au temps de la garde, et quand bien même, d'aussi loin qu'on se pouvait souvenir, il eût été interdit de faire pâturer là. Mais quelquefois aussi, ils donnaient leurs bêtes à garder à un petit du village avec qui ils s'étaient entendus le jour plus

tôt. C'est ce qui aurait donné à penser mal d'eux, si, d'aventure, un bûcheron les apercevait : « En voilà deux qui se rendent libres, ce n'est sûrement pas pour faire le bien... »

Le père de Cassien, ses frères, disaient, à la grande table :

— Tu dors debout, eh!... tu as donc bien rôdé?

C'était encore le temps d'être pris de gêne. La mère, debout près de la cheminée, mangeant sa soupe dans un bol, enchaînait, au père :

— Felgérolle ne devrait pas laisser courir ainsi sa drôlette, ce n'est plus un homme, à ce jour.

Ce qui voulait dire, comme il était d'usage de parler à son mari, par allusions : « Pense un peu de lui parler, à cet homme. Ces deux petits ne se conviennent pas, ni les biens, ni rien (elle n'a rien) et c'est aux hommes à se dire les choses, une fois qu'ils sont ensemble, dans une cave, ou à la chasse. »

Mais, pour l'un comme pour l'autre, il y avait une sorte de règle hors la règle. Aubainne, tout le monde savait que son père ne la contrarierait pas, heureux encore qu'elle fût bien vivante... Cassien, depuis l'affaire de sa poudre, de l'aveuglement de Sosthène, et deux ou trois petites histoires de batteries où il s'était montré ingénieusement mauvais, Cassien, on le redoutait. Sans l'avouer. Le père, même. Il pensait : « Quand un petit commence à se fabriquer une poudre, alors qu'il n'a pas quatorze ans, c'est qu'il a de la tête. » Il y avait déjà eu dans la famille un Aristide Lafarge qui au

temps de la Grande Révolution voyait disparaître ses ennemis sans qu'on ait jamais pu le prendre la main dans le sac. Ces histoires ne s'oublient jamais tout à fait, même si ceux qui ne les ont entendues déjà, que de seconde main, ont eu le temps de blanchir.

D'ailleurs, Cassien avait tant de souffrance que, sans savoir au juste de quoi il pouvait être question, chacun se sentait tenu à une sorte de respect.

Cassien avait la bouche amincie, comme s'il retenait une plainte, comme si le ventre lui eût fait mal. Il avait mal. Il ne savait de quoi. Simplement, mal d'Aubainne.

C'est un mal qu'il avait ramassé, une fois pour toutes, quand elle l'avait pris contre elle, quand elle avait dit : « C'est mon Cassien, il me déteste, mais je le connais. » Vraiment, elle s'était emparée de ce petit, et il pouvait grandir, l'emprise grandissait dans le même temps. Quand ils eurent quinze ans, seize, dix-sept, même, quand on sut qu'ils allaient encore dans les bois châtaigniers, où la terre est sèche, où le soleil met des ombres mouvantes comme un reflet d'eau, quand un braconnier dit qu'ils étaient quelquefois pendant des heures immobiles, à se raconter des mots qu'on n'entendait pas à dix mètres, appuyés du dos contre un tronc énorme, quand on chuchota qu'un autre coureur de bois les avait trouvés étendus de leur long l'un proche l'autre, sur de la branche de pin, on comprit que c'étaient des amoureux, et de ce moment, plus personne n'en parla.

Cassien n'était pas fainéant. Seulement, il fallait le laisser travailler à son idée. Des trois frères, l'aîné Narcisse se maria comme il se doit, premier. Il prit une fille qui n'était pas jolie mais qui avait du bien, bellement présenté au soleil, dans la Combe de Saint-Roman, au-dessus du gros village de Chirols. Donnat le second s'entendit avec le père pour tenir le bien ; et Cassien toucha une petite somme, à dix-neuf ans, lorsqu'il déclara vouloir remonter le Mas-Méjac, qui venait aux Lafarge par la mère, et qui s'était trouvé à l'abandon.

On aurait dit qu'il sentait obscurément les événements futurs ou qu'il voulait, si possible, échapper à un cercle. Le mas Méjac, qu'on écrivait aussi parfois d'un mot « Masméjac », c'était une bergerie oubliée maintenant, très haut, et dépendant encore du village d'Issarbeylles. On le lui donna, sans faire de façon. Le père déboucha l'encrier tout rouillé, il fallut même mettre un peu d'eau dans cette boue d'encre où l'on trouve surtout des fils. Un papier est bientôt fait, lorsqu'un vieil homme se souvient fièrement d'avoir fait les écritures, à l'armée. Deux voisins étaient venus voir la couleur d'une bouteille de vin rosé : « J'en ai comme cela une petite barrique tous les deux ans, qui m'attend chez un certain compagnon, parce que je lui descends chaque année du bois, et du seigle. Il s'est bien mis vignolant, par sa femme, mais il aime à manger encore quelquefois de notre pain. » Ce compagnon, dont Lafarge taisait le nom, par malice, tous savaient bien que c'était Felgérolle le frère, brouillé avec ceux

d'ici, mais qui avait gardé de l'amitié avec ce seul Lafarge, parce qu'ils avaient été ensemble aux armées.

Les deux voisins signèrent, c'est tout juste si ce ne fut pas d'une croix. Ils écrivaient leur nom comme le dessin que fait un ver rose, dans le fin limon d'une pluie: la plume tremblait sans jamais quitter le papier. Cassien mit le bout d'écrit dans sa poche. Il irait, un jour, dans longtemps peut-être, chez le notaire Vignal, à Pourveyrolles-sur-la-Lisance. Les notaires, ça servait surtout, dans les idées d'ici, à mettre en ordre le cadastre local. Comment cet homme de tout là-bas au fond des vallées faisait-il pour connaître notre terre, morceau par morceau? c'était son affaire. Peut-être même est-ce ce mystère-là qu'on paie.

Le Mas-Méjac, c'est à nuit qu'il le fallait voir, pensait Cassien. Pendant longtemps, il l'avait guetté, comme une chose inaccessible. Bien souvent, ceux de la famille le croyaient en braconnage, parce qu'il rapportait un lapin, au matin, mais il était monté par de minces sentiers, jusqu'au plateau du Mas-Méjac. Celui qui convoite n'en doit rien dire, rien laisser voir, rien laisser deviner. À force de dissimulation, il l'avait eu, ce bien, et par dérision. Sinon, Narcisse aurait dit: «Eh! eh! le petit guigne la vieille bâtisse, c'est donc que je ne l'ai pas bien vue...» Donnat aurait dit: «Puisqu'il la veut, il faut qu'il renonce au bien, sans contrepartie.»

Mais, ayant su dissimuler, Cassien avait eu cette merveille, et encore, le petit sac d'écus. Il

n'aurait plus à retourner dans la maison d'en bas, qui était à la sortie ouest d'Issarbeylles. Il ne tirerait plus l'eau fade du puits, dans la cour. Il n'entendrait plus soupirer le mulet, sous la voûte. Le mulet qu'il aurait, lui, ou mieux la mule qu'il attendrait patiemment, elle rirait, dans une écurie qui avait du large dedans, et plus encore, autour.

Elle connaîtrait, venant sur la porte avec lui, Cassien, ces moments de la nuit qui sentent l'eau de rivière.

Lui, depuis des années, il avait regardé ce Mas-Méjac, et surtout, de nuit. C'était une maison bien mesurée, qui répondait au ciel, par des lignes justes. Au-dessus de ses toitures crevées, le ciel était plus immense encore. Cassien pensait aux yeux d'Aubainne – d'Aubainne qu'il détestait toujours, sans pouvoir la fuir –, « et c'est ainsi que les yeux répondent aussi au ciel : « ce n'est pas grand, un œil, et tout le ciel s'y reflète ».

Ces murs, soutenus aux angles par des *ancoules*, un peu pour la solidité, un peu aussi pour faire sauter le vent, ces murs ne cachaient pas les étoiles, ils jouaient avec elles. À mesure que tournait la nuit, une étoile qui était derrière le mur sortait en clignant. C'était une maison que peignait la lune, et alors ce gros mas paraissait léger, léger, plus léger que notre vie ; peut-être est-il vrai que nous pourrions habiter des maisons faites de cette cendre de lune, et d'ombres bleues, et tout nous serait facile, comme un air de vent, dans une aube d'été. Cassien regardait ce mas sans

jamais être saisi par le froid. Il oubliait, devant ces murs, ces tuilées rompues, ces portes disjointes, il oubliait le poids de sa vie. Comment se peut-il que d'une maison, d'une femme aussi, nous viennent le meilleur et le pire ? Ce mas et Aubainne donnaient à Cassien le vertige. Ce mas qu'il ne posséderait jamais, même avec un morceau d'écrit disant qu'il était sien, cette femme qu'il refusait d'aimer, à force de l'aimer trop. Que peut-on serrer contre soi ?

Cassien savait bien, à moins de vingt ans, pourquoi il n'entrait pas volontiers dans ce mas : quand il s'en approchait, il cessait de le voir. Quand il le voulait voir, il devait s'en éloigner. Être dans une maison, c'est n'avoir plus de maison. C'est être dans de l'ombre brune. Dans une maison, ce qu'on a, c'est le carré de la fenêtre, un peu d'horizon. Et si on aime cet horizon, une montagne rousse qui s'inscrit entre quatre carreaux, une montagne rousse avec des coulées de forêts foncées et claires, il ne faut plus sortir. Sinon cette montagne se remet parmi d'autres, se perd parmi d'autres, comme une brebis que vous auriez vue de près, et dont l'œil bête aurait eu une seconde d'épouvantable angoisse. Et jamais plus, quand elle s'est noyée dans les autres bêtes à laine, vous ne reconnaîtrez ce regard qui vous avait fait une confiance.

Posséder ce qu'on ne possède pas. Ne pas posséder ce qu'on possède. Mais surtout, tenter, cent fois, mille fois, de cueillir sur l'eau un reflet, de prendre une poignée de soleil. Tenter de

concilier le dehors et le dedans. Cassien qui aimait ce Mas-Méjac d'une sorte de passion désespérée, c'est avec répugnance presque qu'il se mit au travail, pour le réparer. Il y mit des mois, non seulement parce que le travail est lent, et la vie courte, mais surtout parce que, à tout moment, Cassien lâchait l'ouvrage pour s'en aller de cinquante, de cent, de deux cents mètres, loin. Alors il revoyait ce pour quoi il était décidé à vivre, à lutter, ce qui lui était joie.

Bientôt, heure par heure, il connut cette maison. Il aima gîter pour un temps dans une petite pièce en voûte, à côté de l'écurie, simplement parce que cette niche lui permettait d'être toujours proche de ces visions aimées. Appelé par sa joie, il traînait en sabots, jusqu'à un bouquet de hêtres : le mas, vu de là, était doux comme une chevelure, doux comme un nid. On le voyait d'en dessus, avec ses tuiles rousses, pas deux de la même teinte, à cause d'un lichen qui pousse dessus, et qui est une fois jaune, une fois brun, une fois vert, comme l'or à reflet. Le soleil du matin faisait fumer la tuilée, grossissait de leur ombre les pierres mises ici et là, contre la force du grand vent, et bien vite, la chaleur qui s'amasse sur une toiture faisait trembler le fin réseau de lignes, comme le filet d'un pêcheur.

Et puis, vu d'ailleurs, de sous une roche, ce mas pouvait être violet, en contre-jour, et rose, le soir, d'un incroyable rose qui est celui des églantines d'automne. Et quelquefois, ce mas était seulement gris, d'un gris de lièvre. Mais toujours,

Cassien aurait aimé, devant ce fugitif instant d'une teinte, d'une émotion, prendre ces grandes bâtisses dans ses bras, et se réchauffer à elles.

Il sentait, avec une force terrible, que tout est vraiment hors de nous. Il sentait cette solitude qui commence au bout de notre main, et même avant, peut-être. Il avait eu, quelquefois, de ces maux sourds, qui alourdissent un membre, sorte de rhumatismes pris à trop s'attarder dans la brume de nuit, à l'affût. Il faut se rendre compte, alors, qu'un pied, nous pouvons pour l'aider le mettre au chaud, mais pas plus : il souffre, il s'entête à souffrir malgré nos remèdes, comme nos bêtes meurent, malgré nos soins. Et tout au fond de nous (comme au fond d'une épaisse coquille, il y a l'amande), tout au fond de nous, s'agite, souffre, s'angoisse quoi ? L'âme, dit le curé ? Le cœur, disent ceux qui voient sentimentalement la vie ? Qu'est-ce que c'est ? C'est tout petit, et c'est tout l'humain. C'est tout l'humain, et le curé a peut-être raison, c'est aussi plus que l'humain. Quand bien même il y aurait ce qui devrait contenter l'homme, ce petit grelot ne cesse de s'agiter désespérément, comme un appel dans de la brume. Et si l'on obtient ce qu'il est convenu d'appeler de la joie, ce petit grelot continue de sonner tristement. C'est donc plus qu'humain. Sommes-nous donc comme ces vieux châteaux du bas-pays, qui ont l'air bonasse, et dans leurs murailles toutes braves maintenant on tient les prisonniers. Quel est ce prisonnier, au fond de nous ? De quel pays est-il venu ? Quel gendarme l'a mis

dans notre carcasse ? Et pourquoi, et jusqu'à quand ?

Voilà ce que pensait Cassien. Le pays d'où vient le grelot humain, il le connaissait. Un petit peu, à tout le moins. C'est le pays où le Mas-Méjac ressemblait à une maison couleur d'argent et de ce bleu qu'on trouve aux gentianes ; c'est le pays où les Aubainne vous parlent avec la voix que la chèvre n'a qu'un jour ou deux pour le chevreau. C'est le pays d'où nous arrivent aussi, tremblant d'on ne sait quel froid, sur leurs pattes, les agneaux encore humides d'avoir dû naître. C'est aussi le pays du matin, de cette heure où tout le dessous des feuillages est d'un jaune profond de bouton d'or, où les écorces sont dessinées très profondément, où l'air sent l'herbe neuve, même s'il n'y a pas d'herbe. C'est le temps où les lointaines cloches sonnent une journée, l'espoir d'une journée qui ne se réalise jamais. Comment tant de fraîcheur peut-elle donner tant de poussière ? Tant de clarté douce aux yeux, ce torride éblouissement ? Comment un matin peut-il s'en aller vers son soir ? C'est l'affreux secret du monde.

Le prisonnier s'éveille, et parfois, pendant quelques secondes, il a oublié les épaisses parois du château, les barreaux, les verrous de la porte. Chaque parcelle de lui est joie. Ensuite, tout reprend sa place, le mur, le barreau, le verrou.

Cassien en voulait à Aubainne, et presque, au Mas-Méjac. Il en voulait à Aubainne, d'avoir été, deux ou trois fois (et davantage encore), ce rêve qui est permis au prisonnier, et qui le rend libre et

léger. Cassien en voulait à ce mas d'être à la fois une maison de pierres, qu'il faut maçonner, qui est de planchers pourris, qui est encore vide, alors qu'elle était aussi la maison si mince, si aérienne, avec quoi jouent les lumières diverses, les nuages, et même le vent.

Aubainne lui disait :

— Je ne sais plus ce que tu es.

Il répondait :

— Mais moi non plus, je ne sais plus ce que tu es.

Elle était devenue femme, sans qu'il sache le voir. Elle avait un cou blanc mat, elle n'était plus crasseuse, elle ne faisait rien à sa maison, que d'être vivante, comme l'avait voulu le père. Elle n'avait plus l'air d'une coureuse, comme l'avaient dit les mauvaises vieilles du village. Mais c'était pis. Elle avait un calme tranquille, pour agir tout autrement que les autres gens. On ne le lui pardonnait pas. On attendait, avec patience, avec humeur, avec une sorte de malice froide, cette faute qu'elle ferait certainement. Les filles l'aimaient ou la détestaient. Il n'y avait pas de milieu. Quelquefois, elle était cause de brouilles, dans les maisons. Depuis ses quatorze ans, on avait dit à d'autres filles : « Je te défends de causer à Aubainne. »

Causer, cela veut dire les paroles qu'on échange, mais aussi les sorties, les arrangements, les secrets d'un petit clan... Et la mère devait gronder : « Je t'ai vue avec Aubainne... Je te défends... » Comme si on pouvait défendre à la jeunesse d'être jeune. Et puis encore,

d'autres auraient aimé savoir ce qu'elle faisait, à journées entières, librement, partout, suivant Cassien.

— Il t'embrasse ?

— Non, répondait Aubainne. Je... l'embrasse. Tu comprends ? *Je...* C'est moi qui commence.

— Mais Aubainne.

— Il n'y a pas de « mais Aubainne ». Je l'embrasse, parce qu'il me plaît à embrasser.

— Et lui, Aubainne ?

Aubainne devenait noire de regard :

— Oh, lui...

On ne pouvait deviner à quoi allait sa colère. Était-ce qu'il l'embrassait trop, ou au contraire, ne l'embrassait-il pas assez ?

En attendant d'avoir résolu cette énigme, la fille trop curieuse s'avisait qu'Aubainne ne lui avait cependant pas dit ce qu'elle faisait, de toute une journée passée avec Cassien.

Puis, quand il eut repris ce Mas-Méjac, on sut qu'elle allait là-haut le voir travailler. Les gens disaient : « Elle va voir sa future maison. » C'était tout simple. Depuis le temps qu'ils se « parlaient » ces deux-là, ils finiraient bien par s'épouser.

De temps à autre, Aubainne disait encore à une compagne : « Cassien, je le déteste. »

On sait comment les filles détestent. D'une fille elles disent : « Je ne lui parle plus, de toute ma vie. » Une semaine plus tard, on les voit de nouveau ensemble. Parfois aussi, une femme dit, d'un enfançon dans ses langes : « *Ô monstre*, que je te

déteste... » mais c'est un mot pour dire le contraire. C'est à force d'aimer. C'est pour marquer l'excès de l'amour.

Cassien, lui, ne parlait d'Aubainne à personne.

Depuis l'époque des feux de pâtres, depuis ce Sosthène aveuglé, depuis les cajoleries qu'Aubainne avait eues pour plusieurs de ces bergers, devant Cassien, voulant aussi le piquer, le forcer peut-être à l'aveu, Cassien s'était senti devenir ennemi des autres.

Il revoyait encore ce temps. Aubainne se serrait contre Albéric, tout comme une fille qui n'aurait rien à manger à sa maison. Elle se faisait inviter par lui : « C'est bon, ce que tu as ? fais voir ta musette ? » Pendant deux jours, elle paraissait ne plus voir Cassien. Il était transparent. Elle regardait, au travers de lui, l'herbe, le paysage. Les autres pensaient : « La voici fixée ; c'est Albéric qu'elle aimera, c'est avec lui qu'elle dansera, aux fêtes. »

Le plus malin, un bossu nommé Testou, à cause de sa grosse tête, seul, y lisait comme dans un livre. Il surprenait ces regards d'Aubainne vers Cassien, à chaque fois qu'elle mettait son visage de fouine contre l'épaule d'Albéric. Cela voulait dire : « Décide-toi. Éclate. Montre que tu m'aimes... à la face de tous, en ne te contenant plus. »

Ensuite, elle laissait tomber cet Albéric loin d'elle, comme une pelure de châtaigne. Elle embrassait Fortuné. Et, pour ces gestes, les vieilles

avaient dit, plus tard : « C'est une mauvaise fille. » Chacun se croyait aimé. Chacun pouvait se souvenir qu'un jour, il l'avait eue, tout contre lui, le regardant avec des yeux tendres (ou qui ont l'air tendre). Albéric, Fortuné, Sosthène même, dont elle s'était bientôt méfiée, parce qu'il était plus âgé que les autres, et d'une nature plus vulgaire, tous, un moment d'un soir, avaient pu redescendre vers le village en se disant : « Je crois que je vais avoir une amie, avant l'âge. Je crois que je suis aimé. Je suis grand, je vais avoir de la moustache, je suis presque un homme. »

Seul Testou, à cause de sa bosse, n'était pas dans la ronde ; il avait la gravité d'un chien de chasse. Il comprenait ce qui se passe aux limites de ce qu'on peut voir. Il regardait Cassien sans bonté, comme un chien vous regarde : profondément. Tout ce jeu, tous ces garçons entraînés dans le tourbillon de cette fille, c'était à cause de ce garçon. Le bossu sentait Cassien souffrir. Chacun a sa bosse. Les uns, au dehors, les autres invisible. Cassien souffrait, sans savoir s'empêcher de souffrir. Cependant, c'eût été facile. Il suffisait de se dire : tout est simple. J'aime, comme le premier lapin venu, comme les araignées, comme les escargots. Le bossu avait lui aussi des frères qui lui disaient : « Tu n'as qu'à penser que tu n'as pas de bosse, eh. C'est tout simple. »

Ce n'est jamais simple.

Tout ce que Cassien repassait dans sa tête concernait Aubainne. Aubainne et la souffrance

venue d'elle. Petite fille, fille entre deux âges, grandette, grande tout à fait, tout ce qu'il revoyait d'elle la montrait proche et lointaine.

Il disait : « Je la déteste. » Le bossu aussi disait de sa bosse : « Je la déteste. » Et cependant, c'est à cause de cette bosse qu'il comprenait plus de choses que les autres gens.

Cassien souffrait, d'une souffrance aimée. Aubainne, il la détestait, croyait-il, mais cette inquiétude qui lui venait d'elle, comment ne pas l'aimer.

Elle rendait la vie difficile. Difficile et savoureuse. Depuis ce temps où ils s'étaient promenés en forêt, dans le bois de Soulas, à la Combarède, à Moussan, des mois et des années avaient tourné.

Deux fois, déjà, Cassien avait quitté le pays pour longtemps. Une première fois quand il était parti aux armées, avant que la loi ait passé, qui l'avait brusquement libéré, il avait fait dix mois à sortir tous les matins au bord du Rhône, dans le sable et le gravier, apprenant à se jeter à terre au commandement.

Une seconde fois, quand il descendit à Pourveyrolles, faire du bois pour le notaire qui le lui avait demandé flatteusement, et qui l'envoya à ses propriétés, dans les vallées qui nous font face à Rochelourches...

De son temps, aux armées, il se souvenait d'avoir rôdé, avec des compagnons, dans la rue des Balances, dans la rue du Four. Il se souvenait de

l'argent gaspillé, mais non plus des femmes rencontrées là, dans ces maisons où il y a un perroquet au corridor, et peu d'habits sur les pensionnaires. À Rochelourches, il s'était épris d'une servante, à l'auberge Saint-Louis, et pendant trois mois il avait cru que jamais plus il ne s'en irait de cet horizon borné. Il comptait chaque jour de sa semaine jusqu'à cette nuit dans la soupente; et l'odeur de la brume d'eau, le matin, l'aurait presque fait aboyer de joie. Il ne savait plus si c'était la fille ou la vie qu'il aimait si fort, ayant toujours faim de pain, de viande, trouvant la soupe douce comme un miel. Et toujours neuf et brillant comme un couteau qui sert beaucoup. Mais un jour, cette fille avait pu avoir de libre tout son temps. Par un mensonge, bien sûr. Elle était venue le joindre à son plan d'abattage, dans le bois. Plus de folie, alors! seulement un grand trou gris. Quand il l'avait vue près de lui, arrangeant sa vêtue, il avait pensé à d'autres arbres, des arbres légers, ces châtaigniers du bois de Soulas, là-haut, près d'Aubainne, au pays. Aubainne. Aubainne qu'il avait tenue dans ses bras, remuant la taille sur son coude, l'aimant d'amour et pas d'animalité, l'embrassant, se laissant respirer, et avec qui, jamais, si proches qu'ils aient été, il n'avait fait ce dernier geste qui vous remet ensuite brutalement sur la terre. Aubainne! dont les vieilles avaient guetté la taille, pensant qu'elle ferait bien un jour une bêtise, alors qu'il n'avait jamais pris les moyens de lui faire un enfant. Aubainne. Il l'appelait.

Peut-être était ce la souffrance. Mais c'était aussi la joie.

Les autres étaient oubliées, et celle-là, encore, demeurait comme une plaie non guérie, un endroit qui fait mal. Elle empêchait la jeunesse de mourir, elle entretenait une sorte de croyance obscure. Elle était une autre forme de ce Mas-Méjac dans quoi peut-être elle n'entrerait jamais. Ce mas qui devait être quitté pour être mieux vu, ce mas qui prenait toute sa réalité sous la lumière bleue de la lune.

Des femmes, des filles, qu'est-ce que c'est? Aimer, oui cela compte! et c'est tout le contraire. Aimer, avoir un mal délicieux.

Et puis, n'importe comment qu'on fasse, la peine est là, qui reste, qui doit rester. Du temps qu'il avait eu cette passion, à Rochelourches, il se rappelait maintenant qu'il était comme un homme pris de vin. Un homme pris de vin a noyé sa peine, il n'en est pas venu à bout. Elle l'attendra, au réveil, bien reposée.

C'était seulement un temps qu'il avait passé, dans un sommeil hors du monde. Le monde, c'était de souffrir, de chercher un passage où il n'est peut-être pas de passage. Certains peuvent, durant toute une vie, se bercer dans les bras du plus facile. Certains auraient trouvé que la bonne masse d'argent qui s'augmentait, à chaque semaine, chez le notaire de Pourveyrolles, et puis le travail lui-même d'abattre, et encore cette servante aimante, c'était de quoi franchir les mois. Tu fais ton travail,

tu y gagnes, et tu as un joli brin de femme, que veux-tu de plus? C'est ce qu'aurait dit un compagnon. Voilà pourquoi, aussi, il est bon de n'avoir pas de compagnon, mais de travailler seul, où que ce soit.

Ceux qui vont à la chasse, deux, ils se racontent leurs histoires; ils regrettent ensuite d'avoir trop parlé, et ils n'ont pas chassé aussi bien que chacun l'aurait fait tout seul. Ceux qui vont à la pêche, deux, doivent choisir: parler ou pêcher. Dans le travail, il y a ce qui est à faire, mais il y a aussi cette broderie de la pensée, pendant que les mains et les bras font leur métier de mains et de bras. Un compagnon effraie la pensée; seul, le travail nous reste; et il en est plus lourd.

Cassien reprenait chaque matin ses pensées, à l'endroit où il les avait laissées le soir. Comme un vieux reprend sa chique. Ses pensées, c'était ce passage qu'on doit se chercher. Ce sens caché de ce qui nous entoure.

À cause de cette forme d'esprit, sa joie aurait pu être grande. Même, elle était grande. Pour qu'il y ait un ver dans une pomme, il faut premièrement qu'il y ait une pomme. De surplus, c'est dans les plus belles pommes que se vont mettre les vers. Cassien avait de la joie, de quoi bien abriter, de quoi bien nourrir sa souffrance.

C'est que, derrière chaque chose, il cherchait la contre-signification. Il pensait aux outils qui ont un fer taillant, et un contre-fer. Le fer taillant n'est en place qu'épaulé par le contre-fer.

Ainsi, il avait aimé ce Mas-Méjac. Le monde crie une note. C'est inutile d'écouter la note, elle n'est rien. Ce qui est tout, c'est l'écho de la note. Il y a un autre monde sous le monde. Le vrai. Ceux qui le savent s'usent l'attention à le retrouver. Ils ne peuvent plus se satisfaire de l'autre. Le monde dit : de vieilles bâtisses, un plateau pauvre, des rochers sinistrés, Mas-Méjac. C'est le Mas-Méjac de tous les gens. On me donnerait cette baraque que je ne la prendrais pas. Il y a des *rattapanades* qui s'accrochent aux voûtes pendant le jour par un ongle seulement, et qui balancent toute la nuit leur ronde crénelée, autour de cette maison de la mort.

Si vous regardiez les choses du bon côté, du vrai côté, le Mas-Méjac, il fallait le dire ainsi : des murailles assez vieilles pour raconter le temps qui passe, les années faites de quatre saisons, les quatre saisons faites de ces moments qui changent juste un tout petit peu, comme l'aiguille sur le cadran, et c'est une autre heure qui s'avance. Rien ne peut saisir le temps qui s'enfuit, rien, sinon justement ce que les gens rejettent, en disant : c'est vieux. C'est au moment de n'être plus bon à rien qu'un objet est le plus riche de sens.

Le Mas-Méjac ? L'histoire très fragile des hommes, racontée par des pierres rousses, l'histoire fugitive de l'homme, inscrite sous le nuage qui fait le tour du ciel.

Le ciel est bleu, aujourd'hui, bleu comme un regard d'enfant, et comme un regard d'enfant, il vient de trop loin, on ne sait plus ce que c'est. Le

ciel de l'automne est léger, cendre de peuplier qui s'effrite sous le poids d'un regard. Il y a le ciel du grand vent, bleu-noir, qui s'en vient toucher les toitures; à la dernière tuile, commence ce bleu profond. Et puis, le ciel si doux, qui se pose sur nos mains, ce ciel qui mouille les pierres, ce ciel gris, ce brouillard qui nous traverse, et qui vient, jusqu'au seuil quand la porte est ouverte, comme une haleine de bête heureuse de vous avoir retrouvé.

C'est l'envers des choses.

Des chauves-souris? Bien sûr qu'il y en avait, sous la voûte, accrochées par l'ongle, comme des parapluies dont l'armature a été forcée; mais elles se balançaient, d'un bord du soir à l'autre, suspendues à ce fil invisible qu'une main tire par secousse, et quand la nuit était toute éclos, toute bien dépliée, toute arrondie, les chauves-souris allaient d'une étoile à l'autre, avec la même hâte silencieuse que cette bête qui visite les fleurs sans jamais se poser, et que nos pays appellent une « bonne nouvelle ».

C'est l'envers des choses. L'avert ne vaut rien.

Des rochers sinistres?

Que ceux qui ne savent pas regarder avec les vrais yeux disent leurs bêtises. À cinq heures d'aube, ces rochers étaient d'un gris tendrement bleu, comme le cou du ramier, pas même comme l'aile. Ensuite plus gonflés d'un pollen jaune que ces boutons d'or gras qui viennent dans les ruisseaux de forêts et sur l'écluse des moulins. Ensuite, au gros du jour, rouille, comme la rouille, par écaille. Et roses

au soir, et bleu foncé, pendant la nuit de lune. Ces rochers qui étaient le rivage du monde, avant l'abîme du ciel.

Cassien vivait dans cette joie. Cette joie que donne l'eau d'un puits quand, au lieu d'y tirer de l'eau sans rien voir, on voit, en jetant le seau, que c'est en plein ciel qu'on l'a jeté, et que c'est un seau de lumière qu'on ramène des profondeurs.

L'eau d'un puits, fraîche tirée, sent la fraîche, comme l'herbe coupée sent, pendant la première heure. L'eau qui tombe dans la poussière sent comme l'eau qui viendrait de très loin, aux premières gouttes de l'orage. Tout a double sens. Tout vous fait signe. Le grillon, loin, très loin, ce n'est pas pour chanter qu'il chante, mais bien pour que les airs, allant et venant, au rythme lent de la respiration du monde, approchent puis éloignent cette chanson qui se balance d'un bord à l'autre des vallées.

Cassien vivait cette joie que personne ne lui prendrait. Qu'on lui aurait peut-être enviée, faute de connaître ce qui se tenait au milieu. Quand la pomme rougit première, qu'elle a les plus belles couleurs, il faut penser qu'un ver est au milieu.

Au milieu de la joie de Cassien, il y avait Aubainne. Il comprenait tout ce qu'il comprenait, au prix d'être rongé par Aubainne. Aubainne, qu'est-ce que ce serait, en fin de compte? le passage, ou, tout au contraire, ce qui empêche de passer?